

Extrait de « La guerre des soldats » de Raymond Lefebvre et Paul Vaillant-Couturier
Paris, Ernest Flammarion, éditeur.

La Chanson de Lorette
(Complainte de la passivité triste des combattants)

Ironiques, moroses, lassés.

- Y a pas lieu d's'en faire... Faut pas chercher à comprendre, disions-nous là-haut...

Et beaucoup s'irritent contre qui voudrait les forcer à raisonner. On est trop fatigué pour penser, trop hanté, inconsciemment de « la marmite qui sera pour sa gueule », pour garder la vigueur de raison de discuter. Et les plus alertes subissent cette influence déprimante. Que voulez-vous, on profite du seul avantage de cette vie qui vous est imposée, l'absence de responsabilités, la léthargie de l'initiative, on finit par prendre un certain plaisir à ne pas disposer de soi une seule minute : le pâturage est maigre et l'endroit est dangereux, mais on n'a que la peine de brouter ; même poussée jusqu'à l'esclavage et dans des choses qu'on doit exécuter sans conviction, la discipline n'est pas entièrement sans charme.

... Rythme monotone des relèves, train train des blessures ou des morts, des camarades qui s'égrènent lentement, heures des postes d'écoute, longues nuits des premières lignes – on vit surtout la nuit, le jour on se terre –; et la route du retour, et les kilomètres tortueux dans la pénombre des boyaux énervants comme un labyrinthe ; le cantonnement, l'énorme sommeil écrasant qui abat, nez contre paille, sur le seuil de la grange, avant qu'on ait seulement retiré son sac ; la chasse aux poux, le patient grattage de la boue au couteau, l'exercice que les gradés infligent à ces hommes fourbus, les corvées (car il faut les tenir en haleine), et le soir, après la soupe, les beuveries bruyantes et sans rires, entassés dans des chambres étroites de paysans, coude à coude, sur des bancs ; on y boit une petite bière clairette et aigrette à deux sous le verre, jusqu'à ce qu'on commence à être saoul...

Et c'est alors qu'on se met à chanter.

La chanson est restée la dernière expression de ces âmes presque mortes. Ce sont surtout des chansons du temps de paix, le temps où on vivait ; des chansons drôles et polissonnes, et le sourire de ceux qui les écoutent a cette acuité sourde de qui se dit : « Suis-je de ceux qui retrouveront ça »... Les soldats ont aussi un goût redoutable pour les chansons sentimentales, et ils applaudissent très fort les braves copains qui chantent longtemps, d'une voix dure, des choses très convaincues. Enfin, on chante aussi parfois des chansons du front ; mais ce ne sont jamais des chansons patriotiques. Elles sont sans héroïsme, on y parle de femmes, à la façon grave dont on y pense, lorsque, engourdi par le froid, assommé par les éclatements, on lutte contre le vacillement de la torpeur, et que, comme un cinéma vertigineux, les souvenirs les plus doux repassent, incohérents.

Elles ont toutes un ton plaintif, une allure de complainte, traversées parfois d'un éclat de révolte sociale ou d'un cri d'indignation contre l'ennemi.

Elles sont contradictoires, lyriques, naïves, pénibles. Elles expriment bien ce pauvre camarade boueux et résigné, débonnaire sous son casque cabossé, et qui n'a pas pensé encore depuis deux mois à recoudre son bout de ruban de croix de guerre arraché par un fil de fer... Il comprend bien... mais... Faut pas chercher à comprendre... On est les cons... Qu'est-ce que tu veux... Ah ! si on revient ! »

Un soir de fin d'hiver, dans une profonde chambre de paysan, autour d'une table ronde, nous buvions de la bière, écoutant Pierrot « pousser ses goulantes ». On venait d'Artois, on avait passé de longs mois

dans la boue et la neige de Neuville-Saint-Vaast, on avait eu quelques semaines de grand repos en Picardie, dans de gros villages épargnés où le civil nous avait cordialement fêtés, et un matin les sergents nous avaient réveillés dans notre paille : « Debout, là dedans ! A quatre heures et demie rassemblement devant le château avec tout le fourbi ». Et quelques heures après, on avait pris le train, entassés dans des wagons à bestiaux. Les Parisiens navrés avaient vu le tramway de Noisy-le-Sec filer en sonnant dans la direction de l'Opéra « Ah ! la vache, y a pas de danger qu'il aie de panne aujourd'hui ». « Comprends-tu, poteau, (en s'adressant au tramway plaintivement) c'est comme si je te courais après et que tu me rattrapes ». Le train avait tourné vers l'Est.

On s'était endormi, on s'était réveillé, on avait regardé le paysage ; une lumière triste, des prés spongieux, de hauts massifs de feuillages légers, des labours pâles, une boue rose, un ciel blanc, des villages en loques.

- On va sur Verdun.
- Ou dans les Vosges.
- L'ordonnance du général a dit à Germain...

On était descendu à Pargny, et le lendemain, sac au dos, on était parti à travers les bois et les prés semés de tombes françaises et allemandes, traversant des villages où subsiste une vie de misère, et on s'était arrêté à Villers-aux-Vents, petit amas de ruines sur un monticule en dos d'âne.

Il n'y avait pas de doute, c'était bien droit sur Verdun qu'on allait, et quand, avant de s'endormir, dans nos vastes granges, un éclat de rire partait, ici ou là, il s'éteignait vite et ne se propageait jamais. C'était le moment où on écrivait beaucoup à ses vieux, à ses frangins, à ses frangines, à sa poule, à ses mômes.

- Pierrot, chante-nous la chanson de Lorette, demanda quelqu'un.
- Tu peux y aller, on est que des copains ici.
- Y a pas d'jésuites.
- On reprendra en cœur au refrain.

Pierrot but un coup et, la tête baissée, les yeux mi-clos, commença, sur un ton très doux, presque à mi-voix, comme un enfant qui pleure seul.

Au refrain, nous chantions tous, comme pour une litanie, en voix de tête et très faiblement :

Quand au bout d'huit jours,
Le repos terminé
Nous allons reprend' les tranchées,
Notre vie est utile
Car sans nous on prend la pile,
Oui, mais maintenant
On est fatigué,
Les hommes ne peuv' plus marcher,
Et le cœur bien gros
Avec des sanglots
On dit adieu aux civlots.

Après cette notation très fine des contradictions inconscientes des hommes, tantôt convaincus, tantôt révoltés, et enfin résignés le cœur gros ; le poète qui, en quelques vers, avait si parfaitement exprimé le désordre de notre cœur, s'égarait dans le lyrisme naïf, inévitable chez le chansonnier populaire, mais au

cours duquel il s'accrochait ça et là de très belles images, évoquant en nous une foule de souvenirs qu'il nous plaisait de retrouver.

Huit jours de tranchées
Huit jours de souffrances ;
Pourtant on a l'espérance,
C'est enfin la relève
Que nous attendons sans trêve
Quand avec la nuit, dans le profond silence,
On voit quelqu'un qui s'avance
C'est un officier de chasseurs à pied
Qui vient pour nous remplacer ...
Doucement dans l'ombre,
Sous la pluie qui tombe,
Nos petits chasseurs viennent chercher leurs tombes...

Et nous reprenions tous, émus à pleurer de tous ces souvenirs de neige et de pluie et de grand vent cruel, et de mort lente, de veillées énervantes où on lutte contre un sommeil funeste, où on désespère tranquillement de jamais revenir, avec un arrière goût frénétique pour la vie joyeuse la plus folle.

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes,
C'est pas fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme...
C'est à Lorette, sur le plateau,
Qu'on doit laisser not' peau
Car nous sommes tous condamnés ;
C'est nous les sacrifiés...

Le dernier couplet exprimait un sentiment nouveau. C'est le poilu qui vient d'échapper encore une fois à la mort et qui reprend un certain espoir latent, une volonté de justice et de vengeance nécessaire, sa seule force pour résister à d'obsédantes tentations de suicide.

C'est malheureux d'voir
Sur les grands boulevards
Tant d'cossus qui font la foire...
Si pour eux la vie est rose
Pour nous c'est pas la même chose.
Au lieu d'se prom'ner,
Tous ces embusqués
F'raient mieux de venir dans la tranchée.
Tous nos camarades
Sont étendus là
Pour sauver les biens de ces messieurs-là...

Et cette fois le cœur est hargneux. On se figure déjà qu'on est revenu pour de bon, avec la volonté d'imposer la loi à ceux de l'arrière.

C'est à vot'tour, messieurs les gros,
De monter su' l'plateau
Si vous voulez faire la guerre
Payez-la de vot' peau.

Je ne sais jamais si ceux qui n'ont pas entendu cette chanson, chantée par mes pauvres camarades boueux, entre deux massacres, pardonneront à l'auteur illettré qui la composa, sur ce funeste plateau de Lorette où il devait lui aussi laisser sa peau, les naïvetés de forme, les défauts de rythme, et ce que la musique, qui est dans l'ensemble d'un sentiment pénétrant très juste, peut avoir de criard et de mièvre.

Peut-être un musicien pourrait-il en faire quelque chose de parfait.

Je sais que tous ceux du front, même s'ils ne la connaissent pas, en seront touchés, et qu'ils y retrouveront le serrement de cœur de l'heure lugubre du départ des relèves, à la tombée du soir, dans les villes incendiées, les longues files d'hommes énervés s'encombrant, des éternités, dans les boyaux où on s'enfonce... sur la route, une cuisine roulante tinte comme une voiture de laitier... tout autour claquent des rafales d'artillerie... Ils retrouveront l'étrange sentiment d'épouvante enfantine des solitudes suspectes quand on avance vers le grand désert blanc... L'herbe grise hérissé par touffes une terre chauve. Les oiseaux nocturnes aux repas immondes, les rats insolents dont on comprend trop bien ce qu'ils mangent pour être si gras, regardent passer les hommes. Et on guette filer, dans le ciel obscurci, la trace rouge de corps rapides qui sifflent, clairs ou graves, dans un fracas qui se martèle en des repaires proches insoupçonnables. Terre enchantée, déserte et trépidante, illuminée de fusées blanches, vertes et rouges pour quelle fête cruelle. L'homme qu'on mène là est triste et passif. Il lui faut le tord-boyau versé à pleins bords les jours d'attaque, pour en faire une brute. Normalement, il est triste et passif, et c'est bien sa passivité douloureuse qu'a su, dans sa mauvaise musique et ses mauvais vers, exprimer le poète de la chanson de Lorette.